

EXTRAIT

Je m'appelle Wilkie Collins et puisque j'ai l'intention de repousser la publication de ce document d'au moins un siècle et quart après le jour de mon trépas, je suppose que mon nom ne te dit rien. Certains me présentent comme un joueur et ils ont raison. Je te parie donc, Cher Lecteur, que tu n'as lu aucun de mes livres, aucune de mes pièces de théâtre et que tu n'en as même pas entendu parler. Après tout, peut-être ne parlez-vous plus anglais, Britanniques et Américains de quelque cent vingt-cinq ans dans le futur. Peut-être vous habillez-vous comme des Hottentots, vivez-vous dans des grottes éclairées au gaz, voyagez-vous en ballon et communiquez-vous par transmission de pensée, sans vous embarrasser du moindre langage parlé ou écrit.

Néanmoins, je suis prêt à parier ma fortune, pour ce qu'elle vaut, et tous les droits d'auteur à venir de mes pièces et de mes romans, pour ce qu'ils vaudront, que vous vous *souvenez* du nom, des livres, des pièces et des personnages imaginaires de mon ami et ancien collaborateur, un certain Charles Dickens.

Cette histoire vraie aura donc pour sujet mon ami (ou du moins l'homme qui le fut un jour), Charles Dickens, et l'accident de Staplehurst qui le priva de son équanimité, de sa santé et, murmureront peut-être certains, de son équilibre mental. Cette histoire vraie aura pour sujet les cinq dernières années de la vie de Charles Dickens et l'obsession grandissante que lui inspirèrent durant cette période un homme – si on peut l'appeler ainsi – du nom de Drood, ainsi que l'assassinat, la mort, les cadavres, les cryptes, le mesmérisme, l'opium, les fantômes, sans oublier les rues et ruelles de ces entrailles bilieuses de Londres que l'écrivain appelait toujours « ma Babylone » ou « le Grand Four ». Dans ce manuscrit (que je tiens, comme je l'ai expliqué – pour des motifs juridiques aussi bien que pour une question d'honneur – à dissimuler à tous les regards plus d'un siècle après sa mort et la mienne), je répondrai à la question qu'aucun de nos contemporains peut-être n'a su poser : « Le célèbre, le charmant, l'honorable Charles Dickens a-t-il comploté d'assassiner un innocent, d'en dissoudre la chair dans une fosse de chaux vive et d'enterrer secrètement ses restes, à savoir des os et un crâne, rien d'autre, dans la crypte d'une antique cathédrale qui a occupé une place non négligeable dans l'enfance de Dickens lui-même ? Prévoyait-il de jeter ensuite les lunettes, les bagues, les épingles de cravate, les boutons de manchettes et la montre de gousset de la malheureuse victime dans la Tamise ? Si tel est le cas, et même si Dickens n'a fait que *rêver* avoir commis de tels actes, quel rôle a joué un fantôme bien réel du nom de Drood dans le déclenchement de pareille folie ? »

Le 9 juin 1865 : telle est la date de la catastrophe qui s'abattit sur Dickens. La locomotive chargée de convoier son succès, sa sérénité, sa santé mentale, son manuscrit et sa maîtresse fonçait – au sens propre – en direction d'une brèche de la voie ferrée, et vers une chute terrible.

Je ne sais, Cher Lecteur qui vis à de si longues années de distance, si vous continuez à consigner l'Histoire ou à en garder la mémoire (peut-être avez-vous jeté Hérodote et Thucydide aux orties et vivez-vous en permanence en l'An Zéro), mais si vous avez conservé, en votre temps lointain, le moindre sens de l'Histoire, tu n'ignores certainement rien des principaux événements de l'année que nous appelions *Anno Domini* 1865. Bien des gens en Angleterre tenaient certains événements, comme la fin de la conflagration fratricide aux États-Unis, pour des faits marquants dignes de la plus grande attention, mais Charles Dickens

n'était pas du nombre. Malgré le vif intérêt qu'il éprouvait pour l'Amérique – il s'y était déjà rendu, lui avait consacré des livres, assez peu flatteurs, avouons-le, et s'était battu bec et ongles pour obtenir un dédommagement du piratage de ses œuvres dans ce chaos d'anciennes colonies qui n'ont que mépris pour la propriété littéraire –, Dickens ne se souciait guère d'un conflit entre un Nord lointain et un Sud plus lointain encore. Mais en 1865, l'année de son accident de Staplehurst, Charles Dickens avait d'excellentes raisons d'être fort satisfait de son histoire personnelle.

Il était le romancier le plus populaire d'Angleterre, du monde peut-être. De nombreuses personnes en Grande-Bretagne et en Amérique considéraient mon ami comme le plus grand écrivain qui ait jamais vécu – à l'exception de Shakespeare et, peut-être, de Chaucer et de Keats.